

Monthyon

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 35

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

parlant programme de la fête, banquets, aventures probables, etc., et tout cela au milieu du silence morne de ceux qui n'ont encore rien pris !

Fribourg... cinq minutes d'arrêt; cette fois, tout le monde descend et se précipite au buffet ou attendent dans un ordre réjouissant, des rangées de tasses de café, de bouteilles, de sandwiches, etc. Au coup de sonnette du départ, on remonte gaiement et la bouche encore pleine, dans le wagon si lugubre tout à l'heure, et qui depuis ce moment-là ne cesse de retentir de bons rires et de grivoiseries. Les teints ont repris leurs couleurs, les moustaches se redressent triomphantes, les voix sonnent haut et clair, et les étrangères et les petites paysannes passent maintenant rapides et les yeux baissés devant cette voiture d'officiers, d'où, de chaque portière, partent des regards incandescents à leur adresse.

A Olten, nouvelle collation, plus sérieuse celle-là; on a le droit de manger vingt minutes! D'Olten à Zurich, le temps passe rapidement. Quelques-uns cependant font le petit somme de la digestion. Mais quelle différence sensible existe entre les dormeurs du matin et ceux de maintenant. Leurs joues doucement rosées, leurs lèvres souriantes, tout fait penser que d'heureux songes les bercent...

Zurich! nous voici arrivés. Les officiers vaudois, tous d'excellente humeur, descendent de wagon et défilent au milieu d'une foule compacte péniblement retenue par un détachement de recrues. Le cortège accompagnant la bannière se forme à la gare et la fête commence.

Comme mon intention n'est pas de faire un récit de ces trois belles journées, je m'arrête, en priant mes lecteurs d'excuser la longueur de ce petit récit, et en leur conseillant, si, comme le héros du voyage en Chine, ils sont vertueux et aiment à voir lever l'aurore, de barder leur vertu d'une bonne tasse de café et de quelques petits pains autour. Ce sera le seul moyen, je crois, pour eux, de trouver à l'aurore les doigts de rose et mille autres détails poétiques qu'on lui a attribués, et ils éviteront ainsi les variations d'humeur par lesquelles ont passé les officiers vaudois se rendant à Zurich.

B.

Monthyon.

De curieuses révélations ont été faites dernièrement dans l'*Estafette* de Lausanne, desquelles il résulterait que le célèbre Monthyon, fondateur du prix de vertu et de nombreuses institutions de bienfaisance, aurait pratiqué l'usure de façon à désillusionner complètement ceux qui l'avaient envisagé comme un des plus grands philanthropes de son temps. Plusieurs localités du canton de Vaud auraient été victimes de ce créancier impitoyable; on cite, entr'autres, Pully, Belmont, Paudex, Etagnières, etc., où maints débiteurs, poursuivis à outrance, furent ruinés.

Ces faits font un tel contraste avec les libéralités de cet homme, qu'on a réellement peine à y croire. D'après son testament, les sommes suivantes devaient être mises en rente pour fonder divers prix, savoir :

10,000 fr. pour donner un prix à celui qui découvrirait les moyens de rendre quelque art mécanique moins malsain ;

10,000 fr. pour un prix annuel en faveur d'un perfectionnement de la science médicale et de l'art chirurgical ;

10,000 fr. pour fonder un prix annuel en faveur d'un Français pauvre qui aurait fait, dans l'année, l'action la plus vertueuse ;

10,000 fr. pour un prix annuel à l'auteur du livre le plus utile aux mœurs.

Les deux premiers prix sont distribués au jugement de l'Académie des sciences et les deux derniers à celui de l'Académie française.

Monthyon légua, en outre, 10,000 fr. à chacun des hospices de Paris, pour être distribués aux pauvres sortant de ces établissements. Ces sommes devaient être progressivement doublées, triplées et même quadruplées, selon la fortune du testateur. Elle s'élevait, à l'époque de sa mort, à 5,000,000 de francs.

Monthyon, né à Paris en 1733, mourut en 1820. En 1838, son corps fut transporté du cimetière Montparnasse à l'Hôtel-Dieu, où un monument a été érigé en son honneur.

M. B***, de Lausanne, qui dit être renseigné à très bonne source, nous raconte ce qui suit : « Dans une petite ville de la Côte, arrive un jour, en voiture, un personnage entouré de couvertures et de duvets. A l'auberge, un domestique demande si l'on peut loger un pauvre monsieur qui n'en peut plus, qui souffre trop pour continuer son voyage; on ne sait même pas s'il pourra arriver. Il lui faut une chambre à alcôve, garnie de rideaux; le plus grand repos est nécessaire pour le pauvre moribond, qu'on transporte emmaillotté de la voiture dans son lit, et qui, pendant le trajet, fait entendre des accès de toux à rendre l'âme, des gémissements à fendre les pierres. Dans la rue, chacun de s'intéresser à ce pauvre voyageur. Il n'en a plus que pour quelques heures; par bonheur qu'il a pu arriver jusqu'à l'hôtel. S'il était mort en route, pensez voir! Le bruit court même qu'il est mort; mais l'aubergiste gagne tous les cœurs en rassurant le public; l'accès est passé et le brave monsieur a l'air de vouloir dormir : « Mes amis, ne restez pas sous les fenêtres, ça pourrait l'agiter. »

Le lendemain, les plus matineux s'empresment de demander des nouvelles de l'étranger. Le maître d'hôtel, bon enfant, répond en baissant la voix : « Nuit agitée, accès pénibles. » Aux plus intimes, il fait signe du doigt de s'approcher : « Ecoutez voir ce que m'a dit le domestique du monsieur. Il paraît qu'il a avec lui pas mal d'argent, et ce qui le tourmente, c'est de ne pouvoir l'employer à obliger quelqu'un. Il paraît qu'il n'a point d'enfants et il prêterait à fonds perdus. » Là dessus, les intimes se hâtent de courir l'un chez Pierre, l'autre chez Jean, et ces derniers, tout heureux de pareille aubaine, ne tardent pas à se transporter à l'auberge. Pour un homme qui va mourir, on peut bien prendre de l'argent au 8%; ce sera bientôt remboursé. En un tour de main, le notaire a passé quelques bonnes obligations, et le monsieur, soulagé de son

inquiétude et se sentant mieux, parle de se remettre en route.

On assure que les pauvres emprunteurs ont dû se saigner aux deux bras pour payer l'intérêt auquel ils s'étaient soumis dans le but de rendre service à ce pauvre homme, qu'on appelait M. Monthyon.

Depuis que ces faits se sont passés, M. Monthyon vécut encore de longues années, au dire de M. Frédéric Chavannes, dans sa lettre adressée à l'*Estafette*, sous date du 25 août.

La bête à bon Dieu.

(Suite.)

Lè z'autro pàysans qu'étiot perquie, kà tot lo veladzo s'étai amouellà vai lo tsaté, étiont gaillà ein cousin, et desiront ào seigneur : « Noutron bon maître ! porrià-vo pas atteindrè caquies dzo dévânt dè lo bourlâ ; kà l'est impossiblo que sâi li qu'aussè tiâ voutron frère ; ne farâi pas dâo mau à 'na motse ; l'a adé étâ la fleu dâi bravès dzeins et petétrè que du se à on part dè dzo on trovérâ lo coupablo.

— Bah ! fe Bibi, l'est li qu'a tiâ, et se vo n'êtes pas fermo, noutron maître, on ne sarâ pequa ein surétâ pè châotrè.

— N'est pas li, n'est pas li ! desont lè dzeins.

Èt n'étai pas li. Lo coupablo étai lo crouio Bibi, qu'avâi z'u maille à parti avoué lo frère dâo seigneur et qu'avâi étâ menaci pè cé frère d'être dénonci po avâi robâ et dépelhi dâi pourro pàysans et po lè z'avâi tormeintâ. Adon Bibi qu'avâi poaire dè paidrè sa pliace et d'être pounâi, ve on dzo lo pàysan que terravè sè truffès et son panâi dè vicaille catsi dein l'adze. Ye fourrà à catson on remido que fâ drumi dein la quartetta dâo pàysan, et quand fut bin endroumâi, l'atterâ perquie lo frère dâo seigneur, l'assomâ d'on coup dè chaton, et alla eimbardouffâ dé sang lo bliantset dâo pàysan que roncliâvè coumeint on benhirâo derrâi l'adze, et l'est dinsè que l'aqchenâ d'avâi assassinâ et robâ.

Lo leindéman dâo dzo iò lo pàysan fe amenâ dévânt lo seigneur, lo seigneur qu'avâi la tэта montâie pè Bibi, décidâ que lo pàysan sarâi bourlâ.

Bibi fe amenâ quatre tombérés dè dzévallès et dè retailles, et on demi-moulo dè sapin à la pliace iò on dévessâi bourlâ lo coupablo, et quand tot fut prêt, l'allâ criâ lo seigneur que volliâvè vairè souffri l'assassin.

Lo pàysan fe assebin amenâ. Lè dzeins pliorâvont ein deseint adé : n'est pas coupablo. — Ne pliorâ pas, se l'âo fasâi ; n'é rein fé et n'é pas poaire dè mourî...

Quand lo seigneur fe arrevâ et lo pàysan assebin, Bibi coumandâ ai vòlets dâo tsaté d'attatsi lo lulu su lo bou et d'allumâ, ein l'âo deseint dè sè dépatsi.

Tot cein fasâi tot parâi maubin ào seigneur que s'ébâyivè dè cein que Bibi étai tant pressâ dè bourlâ lo pourro diablo, et tandi que ion dâi vòlets battâi dza brequiet, lo pàysan fe ào seigneur :

— Se vo plié, laissi-mè férè ma priyirè dévânt dè bourlâ.

— Rein dè cein ! criâ Bibi, attatsi-lo et allumâ !

Mâ lo seigneur coumandâ qu'on lo laissâ priyi.

Et tandi que lo seigneur lo vouâtivè, lo pàysan

vollie sè mettrè à dzénâo su 'na pierra tot proutso dâo seigneur, et ve que l'âi avâi su clia pierra 'na petita bête rodze, pequottâie dè nâi, 'na pernetta, justo à la pliace iò l'allâvè posâ lo dzénâo. Adon la doutè tot balameint avoué la main po pas l'âi férè dâo mau et sè met à priyi.

La pernetta s'einvola tandi que priyivè, et alla sè posâ su la man gautse à Bibi. Et coumeint lo seigneur étai tot proutso dè Bibi, ye ve la pernetta, et ve Bibi la preindrè eintrè sè dâi, l'âi traigrè lè z'âles, ein atteindeint que lo pàysan aussè fini, et l'éclliâffâ su sa man, que vegne tota rodze.

Lo seigneur que ve tot cé manèdzo, criâ à sè dzeins : Arrêtâ vo vâi ! cé l'homo n'est pas coupablo ; lo bourlâ pas !

— Mâ, mâ ! fâ Bibi, vo z'âi too, kà l'est bin li qu'a tiâ, lè prâovès sont quie, et se n'est pas li, quoui volliâi-vo aqchenâ ?

— Petétrè tè, Bibi, l'âi repond lo seigneur !

Adon Bibi, que ne s'atteindâi pas à cliaque, vegne rodzo coumeint on pavot, et coumeincâ à grulâ dein sè tsaussès, à s'eimbreliequâ et à sè copâ à ti lè mots que desâi, et finit pè avoué que l'étai li qu'étai lo coupablo, kà peinsâvè être perdenâ ein deseint la vretâ. Mâ lo seigneur, furieux contrè li, fe allumâ lo fû tot lo drâi, lo fe bourlâ à tsavon, et pre lo pàysan po lo reimpliaci coumeint maître-vòlet.

Adon lo seigneur et totès clia dzeins dè perquie sè peinsavont que l'étai la pernetta qu'avâi fé découvrî tota la vretâ ; que lo bon Dieu l'avâi einvoyâ tot espret su la pierra iò lo pàysan devessâi priyi, et l'est po cein qu'on l'âi a de la bête à bon Dieu.

UN AMOUR MANCHOT.

VI

Georges s'était persuadé que sa cousine était une sorte de paysanne endimanchée, une niaise personne que lui, officier du roi et Parisien d'habitudes, pouvait traiter sans beaucoup de façons. En écoutant Germaine, il la regarda ; l'émotion donnait à ses traits une expression de noblesse qui le frappa. Il voulut excuser son départ si subit sur des nécessités de service qui le rappelaient à Paris ; il sentait qu'il s'enchevêtrait dans des explications inadmissibles, qu'elle ne voulut point paraître ne pas croire ; aussi reprit-elle froidement :

— Je vois, mon cousin, que votre visite est une visite d'affaires ; et comme je me reprocherais de vous obliger à courir trop tard les mauvais chemins, je vous dirai de suite ce que, par politesse, vous n'avouez pas : vous m'en voulez, parce que vous pensez que c'est à cause de moi que notre grand-père...

Il l'interrompit vivement :

— Notre grand-père était absolument libre...

— C'est vrai, reprit-elle ; mais à vingt et un ans je serai libre aussi d'accepter ou de refuser, et si vous voulez bien avoir trois ans de patience...

Il se leva brusquement.

— Penseriez-vous, ma cousine, que je sois venu pour vous adresser un reproche ou solliciter une faveur ? Le codicille suffit à mon ambition.

Elle sentit qu'elle l'avait blessé, et son cœur se serra. Les paupières baissées, pour cacher les larmes qui remplissaient ses yeux, elle dit lentement :

— Je n'ai rien fait, rien, je vous le jure, pour qu'on me traite selon le droit d'aïnesse, et vous êtes cruel de me refuser la joie de partager avec vous.